Ami du Clergé du 1er-8 août 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Second Triduum d'Adoration perpétuelle. — I. L'Eucharistie, sacrement de la foi, 417. — II. L'Eucharistie, sacrement de l'espérance, 420. — III. L'Eucharistie, sacrement de l'amour, 423.

Les personnages évangéliques. — XXV. S. Pierre à Rome, 426. — XXVI. S. Pierre et les observances mosaïques, 428. — XXVII. La persécution de Néron, 430.

SECOND TRIDUUM D'ADORATION PERPÉTUELLE

I

L'EUCHARISTIE, SACREMENT DE LA FOI

Mysterium fidei.
C'est un mystère de foi.

Mes frères,

Il faut bien que chacun vive selon sa condition. Etant Dieu par la grâce, nous devrions vivre tous divinement, et non pas seulement par accès fugitifs, mais d'une manière habituelle, puisque la grâce nous a donné des habitudes divines : foi, espérance et charité, justement pour nous habituer à vivre divinement.

Mais le moyen ? L'Eucharistie ! La vie divine, en effet, s'alimente aux sources où on l'a puisée. Elles ont coulé, vous le savez, des pieds, des mains et du cœur de Jésus. Elles coulent sur l'autel, les mêmes, les mêmes. Ah ! si nous savions y boire à longs traits la lumière de la foi, la force de l'espérance, la ferveur de la charité, nous sentirions la grâce nous remplir le cœur, inonder notre être, diviniser toute notre vie !

O mon Sauveur, qui avez dit : « Je suis venu sur terre pour qu'ils aient la vie et toujours plus abondante, » c'est pour cela qu'un jour vous avez élevé cet autel, bâti ce tabernacle, dressé cette Table Sainte ; et c'est pour cela que nous sommes venus nous aussi. Faites, Seigneur, que je leur montre, à ces âmes qui ont faim et soif de vie divine, qu'en vérité l'Eucharistie est le sacrement de la foi, de l'espérance et de l'amour. Je n'ai que trois jours pour cela, mais j'ai confiance, m. f., que ce que je n'aurai pas su dire, votre cœur le devinera.

* *

Commençons donc sans plus tarder, pour parler comme l'Ecriture, par allumer la lampe de notre foi divine au foyer de l'Eucharistie.

La foi a besoin pour vivre d'un triple aliment, qui reçoit de l'Eucharistie une vitalité singulière. Elle veut une parole, un mystère, un miracle ; car elle a besoin d'une cause : et c'est la parole de Dieu ; d'un objet propre : c'est le mystère ; et d'une preuve certaine : le miracle.

Plus la parole divine est incompréhensible, plus le mystère paraît obscur et le miracle surprenant, plus notre foi s'exalte et se divinise, en effet.

Or dans l'immense domaine de la Révélation, vous ne trouverez pas un champ plus ouvert à la foi que la doctrine eucharistique.

I. — *La cause de la foi : la parole de Dieu dans l'Eucharistie*

Jamais parole de Dieu s'adressa moins à la raison, mais à la foi purement divine, que celle par laquelle Notre-Seigneur, dans l'Evangile, promit d'abord, puis institua son adorable Eucharistie.

Un jour — la Pâque approchait — Jésus au bord du lac de Tibériade prêchait à la multitude. Cinq mille hommes le suivaient, enthousiasmés par sa doctrine et attirés par ses miracles. Ils en oubliaient de manger. Emu de compassion, le Sauveur dit à ses disciples : « Mais ces pauvres gens qui vont mourir de faim, n'avez-vous rien à leur donner ? » André, frère de Simon, lui répondit : « Seigneur, il y a ici un petit enfant qui a cinq pains et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Et Jésus les prit dans ses mains divines, et les ayant bénis : « Distribuez-les maintenant. » Et tout le monde en mangea jusqu'à satiété. Puis, sous l'émotion du miracle, cette foule fut saisie d'un frisson divin. Un bruit — d'où venait-il ? — se propagea comme une vague de reconnaissance et d'admiration : « Emmenons-le de force et proclamons-le notre Roi. » On se lève, on s'assemble, on se précipite vers Jésus. Disparu ! Introuvable ! Qu'on le cherche ! Où est-il donc ? Au sommet d'une montagne voisine, Jésus, seul, priait.

Or l'enthousiasme populaire, qui ne dure jamais longtemps, était tombé le lendemain, lorsque la foule des disciples parvint à rencontrer Jésus. « Vous me cherchez, leur dit-il, parce que, grâce à moi, vous avez bien mangé hier. Ce n'est pourtant pas ce pain-là que bientôt je vous donnerai, mais un pain descendu du ciel ! — Comme la manne du désert ? — Non, ceux qui la mangèrent sont morts ; tandis que le pain que je vous donnerai, ceux qui le mangeront, vivront éternellement. — Quel est ce pain ? — C'est moi, le pain vivant, descendu du ciel, car ma chair est une nourriture et mon sang un breuvage. Celui qui me mangera, vivra éternellement ! »

En voilà un discours dur à « digérer, » c'est le mot que l'Evangéliste surprend sur les lèvres de tous ses auditeurs. Quelles paroles ! Il est fou ! Qu'est-ce qu'il nous promet là ? Hier la doctrine du Maître soulevait les foules d'enthousiasme ; aujourd'hui elle étonne, elle dégoûte, elle éloigne. — « C'est scandaleux de parler ainsi, » dit-on ; et on s'en va ! — « Ceux-là ne croient point, dit Jésus aux apôtres ; et vous ? Voulez-vous aussi me quitter ? » — « Vous quitter ? répond S. Pierre, mais

à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Car nous croyons, nous autres, et nous savons que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant ! »

— Qu'en pensez-vous, m. f. ? Vous le croyez aussi ? Nous suivrons donc ensemble le divin Maître jusqu'au bout, à l'heure suprême, où, la Pâque achevée, il prit dans ses mains un morceau de pain, leva les yeux au ciel, le bénit et dit ces simples mots : « Ceci est mon corps, ce corps qui bientôt sera livré pour vous. » Puis il prit son calice, dans lequel il versa un peu de vin et d'eau ; et il dit : « Ceci est mon sang, ce sang que bientôt je répandrai pour vous. Mangez et buvez tous ; et puis faites ceci en souvenir de moi ! » Notre sacrement était institué.

— « Ainsi, vous prenez au pied de la lettre ces paroles de Jésus-Christ ? » nous demandent les Protestants. — « Mais leur sens est bien clair ! » — « Sans doute ; mais le vôtre est vraiment ridicule, absurde, complètement fou ! Comment ? Vous admettez que ce pain ne soit plus du pain, mais le corps même de Jésus-Christ avec tous ses membres et tous ses organes ? » — « Oui ; et même avec son âme et sa divinité ! » — « Et vous mangez un homme, et vous mangez un Dieu ? » — « Il l'a dit ! » — « Mais non. Vous ne le comprenez pas. Ne faites pas dire à Dieu des absurdités sans pareilles. Le pain eucharistique est la figure de son corps ; notre Cène rappelle la Pâque de Jésus ! Voilà qui a du sens. » — « Mais pourquoi Jésus ne l'a-t-il pas dit ? Il a dit : « Ceci EST mon corps. » Il fait tout ce qu'il dit ; car sa parole est créatrice. » — « Mais elle est incompréhensible ! » — « C'est le propre d'une parole divine de dépasser notre raison. Vous ne comprenez pas, vous refusez de croire ! Allez-vous-en, si vous voulez. Nous croyons justement, nous autres, parce que nous ne comprenons pas. Depuis quand la parole de Dieu est-elle justiciable de notre raison ? »

Parlez, Seigneur Jésus ; c'est ma foi seule qui vous écoute, qui accueille votre parole et qui reconnaît sa vertu. *Dixit et facta sunt :* Il dit, et tout est fait. Comment ? Je n'en sais rien ; je ne veux pas même le savoir. Mais je crois de toute mon âme ; et si c'est folie de vous croire, je veux bien passer pour un fou. Mais non : j'ai raison de reposer ma foi sur votre infinie sagesse. Vous l'avez dit, c'est donc bien vrai ; vous l'avez fait, c'est donc réel. Votre parole ravit ma foi. Elle la transfigure ; elle la divinise ; elle la satisfait pleinement.

II. — *L'objet de la foi : le mystère dans l'Eucharistie*

Car une foi divine se nourrit de mystère ; et certes en voilà un splendidement obscur, qui déçoit tous mes sens, qui trompe mon imagination, qui inquiète mon cœur, qui affole ma raison, qui trouble ma religion même. Oh ! le beau mystère de foi !

Sans doute, le monde divin est toujours fermé à nos sens ; mais s'il leur échappe, il ne les heurte pas. Nos sens sont en repos devant la Trinité ; mais le mystère eucharistique est un défi à leur endroit. « *Visus, tactus, gustus in te fallitur.* L'œil, la main, le goût sont ici mis en déroute. » Ils vous diront tous : « C'est du pain ! » N'en croyez pas vos yeux, ni votre main, ni votre goût. Ceci n'est plus pain. « Rien ne semble changé ! » — Le changement n'est pas, en effet, dans les apparences sensibles, mais dans l'invisible substance. Je sais que d'ordinaire elle porte en ce monde un vêtement matériel, approprié à sa nature ; mais notre pain eucharistique est revêtu de mystère, dont les apparences d'ailleurs conviennent aussi à sa nature d'aliment divin de nos âmes.

N'essayons point, m. f., de nous représenter comment Jésus peut se loger dans son mystérieux sacrement. Notre imagination en face de lui est aux abois. Ce pain devenu chair, cette mort où la vie déborde, cette matière transformée en Dieu : quel abîme de contradictions ! En vain mon imagination se penche sur le bord et d'un regard de feu en fouille les profondeurs ! Elle n'entrevoit rien, elle ne devine rien.

Que dis-je ? L'abîme du mystère donne le vertige à mon pauvre cœur. Je sens qu'il se trouble et s'inquiète. Au moins, Seigneur Jésus, quand sur terre vous aviez une forme humaine, on voyait dans vos yeux votre cœur tout aimable, on l'entendait sur vos lèvres, on le sentait dans tout votre être. Mais là, rien, rien, presque le néant ! Comment votre cœur peut-il battre à l'aise sous ces espèces eucharistiques ?

Ma raison est déconcertée à y penser. Elle veut bien admettre votre dogme, mais non que ces espèces du pain et du vin aient perdu leur substance et procurent cependant au cœur une nourriture substantielle. Qu'un Dieu cache son corps sous des apparences de pain, son sang dans un peu de vin, j'y consens, mais non pas qu'en même temps son corps et son sang se trouvent ensemble sous chaque espèce. Je veux bien que Dieu nourrisse mon âme ; mais non pas qu'il ait goût de pain ! Je sais bien qu'une théologie subtile n'est jamais à court d'arguments ; mais ils étonnent ma raison plus qu'ils ne la contentent.

Si du moins votre abaissement ne faisait souffrir que moi seul ; mais votre gloire, Seigneur Jésus, avez-vous donc pu l'oublier au point d'abandonner votre puissance aux mains du prêtre le plus indigne, d'enfermer votre immensité dans une petite miette de pain, d'exposer votre sainteté à toutes les profanations possibles ; vous, mon Dieu, de paraître sous la figure du néant ? Ne devinez-vous pas que ma religion même s'inquiète de vous trouver là ? Elle vous mettait si haut, si haut dans son estime ! Et voilà, comme dit l'Apôtre, que vous vous dégradez vous-même jusqu'à vous anéantir.

Ah ! taisez-vous, mes sens, mon cœur et ma rai-

son ! Ce n'est pas à votre mesure que Dieu construit ses mystères, mais aux dimensions de la foi. Plus le mystère vous dépasse, plus ma foi s'élève pour le concevoir. Ce qui vous écrase la ravit. Je ne vois pas sans doute, je ne sens, je ne comprends pas comment sous les espèces eucharistiques vous êtes réellement, substantiellement, ô mon Jésus, avec votre nature humaine et votre personne divine. Mais vous l'avez dit à ma foi et vous ne pouvez pas tromper. Je crois donc, ô Jésus, votre incompréhensible mystère.

III. — *La preuve de la foi : le miracle dans l'Eucharistie*

Et la preuve que je ne me trompe point, c'est que, pour rassurer ma foi, vous avez multiplié en faveur de l'Eucharistie les titres de créance incontestablement divins : j'ai nommé le miracle. Que ma foi seule le découvre ou que mes sens le perçoivent, je veux que du mystère le miracle jaillisse, pour croire qu'il prend sa source en Dieu. Ah ! m. f., notre Eucharistie, quel torrent de miracles !

Jadis sur les bords du Jourdain les disciples de Jean-Baptiste, qui s'inquiétaient de Jésus-Christ, s'en vinrent un jour le trouver et à brûle-pourpoint lui demandèrent : « Qui êtes-vous ? Etes-vous le Messie que nous attendons ? » Et le Maître de leur donner ce vrai signalement divin : « Allez dire à Jean-Baptiste que les aveugles voient, que les sourds entendent, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris ! » Venez donc, incrédules de toutes nuances ; venez, hommes sincères qui désirez croire ; venez aussi, chrétiens mes frères ; allons tous ensemble au pied de cet autel, frappons à la porte de ce tabernacle et demandons à cette hostie : « Qui êtes-vous ? Un morceau de pain, ou Jésus-Christ ? Si tu es le Christ, le fils du Dieu vivant, eh bien ! montre-le ! »

Et j'ouvrirai l'histoire, et vous y lirez le récit d'innombrables miracles eucharistiques : apparitions de Jésus-Christ, communions mystérieuses, hosties ensanglantées, extases des saints, que des témoins ont certifié, absolument dignes de foi.

Ou je vous conduirai tout simplement à Lourdes, et vous verrez comme autrefois, au passage du Saint-Sacrement, des aveugles recouvrer la vue, des sourds entendre, des paralytiques se lever et des lépreux guéris. Vous le verrez, vous le verrez.

Et quand le soleil de la foi commencera seulement à poindre dans votre âme, je vous amènerai près de la Table sainte ; et vous verrez de vos yeux des âmes bien autrement infirmes se lever guéries du banquet divin. Qui dira le nombre des chrétiens aveugles, sourds, muets, paralytiques, qui après une bonne communion voient clair, entendent bien, marchent droit tout à coup dans le monde surnaturel ? On les nomme des convertis. Mais ne savez-vous pas qu'une conversion est un miracle, et de tous le plus bienfaisant et très certainement divin ?

Vous croyez maintenant ? Alors approchez bien près, tout près de cet autel, pour que je montre à votre foi le miracle le plus sublime : la conversion d'un morceau de pain en la chair de Jésus-Christ. Et cela, un homme le fait, qui se divinise tout à coup, pour dire comme Jésus lui-même : « Ceci est mon corps. » Il ne dit pas : C'est le corps de Jésus : « C'est mon corps ! » Par quel miracle ce pauvre homme devient-il Jésus tout à coup ? Or il veut le sacrifier, vider son corps de tout son sang, le mettre en état de mort ; et il le peut sans doute, puisqu'il est alors tout puissant. De fait, le voilà qui consacre l'hostie au corps de Jésus-Christ, le calice à son sang divin.

Le Christ est donc crucifié ? Mais non ; par un nouveau miracle, il est vivant et immortel sous chaque espèce eucharistique. Bien plus : ce corps unique de mon Sauveur se trouve miraculeusement multiplié mille et mille fois dans toutes les hosties du monde.

Et si votre foi hésite à le croire, je la mettrai, m. f., en face du miracle souverain permanent, d'une Eglise universelle qui depuis vingt siècles a pu croire, et croira jusqu'à la fin du monde à ces incroyables merveilles !

* *

Croyez-vous maintenant ? *Credis hoc ?* Croyez-vous en cette parole, à ce mystère, à ces miracles ? Croyez vous ? *Credis hoc ?* C'est Jésus qui vous le demande.

Si votre foi est incertaine et encore mal éclairée, c'est, n'en doutez pas, que vous êtes beaucoup trop loin du foyer. *Accedite ad illum et illuminamini* : Pour avoir une meilleure lumière, approchez donc plus près de lui. Approchez-vous du tabernacle, de l'autel, de la Table sainte. Dans le rayonnement de l'hostie, la vérité s'imposera à l'évidence de votre foi.

Et le jour ne tardera pas où, avec l'apôtre S. Pierre, vous répondrez à Jésus-Christ : « *Credo, Domine.* » Oui, je crois, ô Seigneur, en votre sainte Eucharistie, et d'une foi si fervente, qu'elle incline devant votre présence mystérieuse non pas seulement mon âme, mais mon esprit, mon cœur, mes sens, et tout mon être. Votre foi, ô divine hostie ? mais elle brille dans mes yeux lorsque je puis vous contempler. C'est elle qui fait trembler mes lèvres lorsque je puis vous recevoir ; elle qui courbe mon front et fléchit mes genoux devant vos sacrés tabernacles. Votre mystère eucharistique me remplit tout entier de foi. Vous vous cachez, je vous découvre. Vous vous taisez, je vous entends. Abaissez-vous, je vous exalte. Faites le mort, je vivrai de vous. En face de votre beau mystère ma vie ne sera plus qu'un perpétuel cri de foi, dont l'écho bienheureux remplira tout mon ciel. Ainsi soit-il.

II

L'EUCHARISTIE, SACREMENT DE L'ESPÉRANCE

O sacrum convivium, in quo mens impletur gratia et futuræ gloriæ nobis pignus datur.

O le divin repas, qui nous remplit de grâce, et nous donne l'avant goût de la gloire éternelle.

Mes frères,

Quatre fleuves arrosaient le paradis terrestre, où sans effort le monde entier buvait la vie. Depuis que le péché a tari d'un seul coup ces sources naturelles, notre cœur, toujours altéré, a beau coller ses lèvres aux citernes crevassées du monde, comme il n'y trouve qu'une eau rare et fangeuse, il souffre, languit et meurt.

Heureusement le bon Dieu ayant pris en pitié notre âme, a créé pour elle un nouveau jardin, son Eglise, où du sein d'une terre vierge il a fait jaillir un beau jour la source unique du salut : N.-S. Jésus-Christ. Deux fleuves sacrés en découlent : l'un de grâce qui féconde la terre, l'autre de gloire qui inonde le ciel.

Comme la source est divine, il n'est plus à craindre que jamais, sur terre, les eaux de la grâce viennent à manquer. Encore faut-il se donner la peine d'y boire la vie éternelle, sentir au creux de son âme la soif bienheureuse du salut ; avoir le courage et la force de se pencher au bord du fleuve et pouvoir s'y désaltérer.

Avez-vous soif de vie divine ? Oui, si vous êtes des âmes d'espérance ; car c'est la vertu des âmes altérées de salut divin. Alors venez avec moi ; je veux vous conduire à la source même du salut, qui s'appelle l'Eucharistie. Là votre divine espérance va pouvoir se rassasier ; car on y boit toutes les grâces ; on y trouve même un avant-goût de la félicité du ciel.

L'Eglise nous l'affirme, et vous allez voir qu'en vérité l'Eucharistie est le sacrement de notre espérance.

I. — *Toutes les grâces qu'on espère dans l'Eucharistie*

On y boit d'abord toutes les grâces. Sans doute, elles coulent aussi dans la prière et dans les autres sacrements ; mais la grâce dans l'Eucharistie est mille fois plus abondante et plus à notre portée que partout ailleurs dans le monde divin.

La raison en est évidente. C'est N.-S. Jésus-Christ qui par les mérites de sa vie terrestre a constitué pour notre vie le trésor de toutes les grâces. Notre grâce, c'est son mérite. Elle se mesure par conséquent sur la part qu'elle nous assure de ses actes et de ses vertus.

Or tandis que dans nos prières, dans nos fêtes, dans nos sacrements nous participons aux mérites particuliers de telle ou telle circonstance de la vie de notre Sauveur, il se donne à nous tout entier dans la T. S. Eucharistie et nous fait partager sa vie terrestre tout entière, qu'il y recommence parmi nous. Car il revit au tabernacle toutes les joies de sa vie cachée et nous en fait part pendant nos visites ; car il revit au saint autel toutes les douleurs de sa Passion, auxquelles il nous fait compatir à la messe ; car il nous sert à la sainte Table toutes les gloires de son triomphe et nous y associe par la communion. Tous les mérites de sa vie humaine, toutes les vertus de sa personne divine, toutes les grâces qu'on peut désirer, tout est à nous dans ce mystère : l'Eucharistie, m. f., comble en vérité tous les vœux de notre divine espérance.

1. Le tabernacle n'est-il pas le silencieux oratoire où Marie reçut l'ange Gabriel et le sein très pur de la Vierge, où Jésus resta neuf mois caché ? Une fois seulement il y fit sentir sa présence, quand Marie visita sainte Elisabeth. Ce jour-là votre sein, ô Vierge immaculée, où Jésus reposait comme dans un ciboire, parut un ostensoir où Jésus rayonnait. Or le même mystère s'accomplit au saint tabernacle, et dans mes visites je n'y pense pas !

Le tabernacle, c'est la crèche, où, dès que Jésus vient de naître à la messe, on s'empresse de le déposer. Venez donc, âmes pieuses, y contempler l'Enfant Jésus, le chanter avec les anges, l'admirer avec les bergers et lui offrir avec les Rois tous les trésors de votre cœur !

Le tabernacle, c'est le temple, où l'on est toujours sûr de retrouver Jésus, quand par notre faute ou notre négligence on le perd de vue dans le monde, dans la multitude de nos occupations.

C'est la maison de Nazareth, où, caché au regard des hommes, qui l'ignorent ou le méprisent à cause de son humble condition, il se révèle seulement aux regards de notre foi et se montre toujours soumis aux volontés de notre amour.

Non, non, n'allez pas me dire qu'on peut s'ennuyer auprès du tabernacle et qu'une visite vous paraît longue. Elle doit remplir d'une joie céleste votre cœur. Là Jésus revit seulement les mystères joyeux de sa vie. Si donc vous revêtez votre âme des sentiments de Jésus-Christ, si vraiment dans votre visite vous espérez, comme il convient, partager un moment sa vie, en même temps que vous lui rappellerez les meilleures joies de son enfance, vous les partagerez aussi ; et votre âme en emportera tout le mérite, toutes les grâces, tout le bonheur !

2. La sainte messe, m. f., représente à nos yeux la Passion de Notre-Seigneur et en reproduit la vertu. Vous le savez, en vivez-vous ? Quand vous assistez au saint sacrifice, n'avez-vous que ce seul désir de revivre par la mémoire la Passion de Jésus et de prendre la plus large part de sa vertu salutaire ? Si telle est votre espérance, le sacrifice eucharistique va satisfaire tous ses désirs.

Voyez, en effet, m. f., comment l'Eglise s'est ingéniée à nous rappeler à la messe la Passion de Notre-Seigneur.

Déjà les ornements du prêtre nous en imposent

le souvenir. Plus encore, la sainte liturgie suit la Passion pas à pas, depuis l'humble prière du Christ agonisant que le prêtre récite humblement au bas de l'autel, jusqu'à cette consécration qui semble séparer le corps et le sang du Christ, comme à l'heure où son corps restant suspendu à la croix, la terre, comme un calice, recueillait son sang précieux. Je vois même le prêtre, pour finir sa messe à l'image de la Passion, enfermer la sainte Hostie, en apparence inanimée, dans tous les cœurs qui communient, ou bien au fond d'un tabernacle, puis verser dans ces beaux sépulcres ses dernières prières comme des parfums.

Il est sans doute intéressant, m. f., de pouvoir ainsi revivre à la messe les souvenirs de la Passion. Mais notre espérance n'est pas satisfaite de ce sacrifice en image. Nos dettes et nos besoins ne sont que trop réels ; et pour les remplir il ne suffit pas de s'imaginer qu'on assiste au sacrifice du Calvaire ; il faut de toute nécessité participer à sa vertu. Que son origine nous soit rappelée, c'est bien ; mais j'aimerais mieux qu'elle fût présente.

Rassurez-vous : votre espérance est satisfaite : la messe, qui rappelle le Calvaire, en rend présente toute la vertu. Car, après la consécration, Notre-Seigneur est présent sur l'autel, non pas crucifié malgré les apparences, mais en réalité, avec tous les mérites de sa mort. Ils sont là réellement présents. Que votre espérance s'en empare en assistant au sacrifice.

Vous entendez, m. f. Je ne vous dis pas : Venez à la messe, asseyez-vous et regardez. Quand on est altéré, on ne se contente pas de s'asseoir au bord de la source et de regarder l'eau couler. Ainsi quand le prêtre dit sa messe, s'imaginer qu'il suffit de le regarder faire serait une erreur déplorable. Il ne dit pas seulement sa messe, mais votre messe, mais la messe : car c'est en votre nom, c'est au nom de toute l'Eglise que le sacrifice est offert.

Faites donc aussi ce qu'il fait. Or que fait il ? Il adore, il rend grâces, il expie, il implore. Faites cela aussi par Jésus. Empruntez sa voix, couvrez-vous de son sang, revêtez-vous de Jésus-Christ ; et quand votre espérance présentera à Dieu ses prières, lui, étendant la main et reconnaissant son Fils premier-né, vous comblera de toutes ses grâces, réalisant ainsi les vœux de votre divine espérance.

3. Plus encore si vous communiez ; puisqu'à la Table sainte Jésus veut nous faire partager toutes les gloires de son triomphe.

Ne faut-il pas, pour communier, avoir une âme ressuscitée et capable de monter au ciel ? Or puisque l'espérance est la vertu des ascensions par le désir qu'elle nous inspire d'atteindre les sommets divins, il faut, hélas ! reconnaître que si les communions sont rares qui nous font monter de vertu en vertu, c'est sans doute que le plus souvent nous n'allons pas à la sainte Table sous la poussée de l'espérance.

Le désir de manger s'appelle proprement l'appétit. Et nous avons coutume de dire : « Pour faire un excellent repas, rien ne vaut un bon appétit. » Vous voulez très bien communier ? Avez vous l'appétit de Dieu ? Tout est là. Il ne s'agit pas de l'appétit sensible qui remplit les yeux de larmes de joie, les lèvres de paroles ardentes et le cœur de suavité, mais du désir surnaturel par lequel notre espérance, sachant ce qu'elle peut attendre de l'Hostie, nous pousse à la recevoir.

Voilà la pierre de touche d'une communion vraiment fervente : un appétit irrésistible. O vous donc, âme pieuse, pour qui l'hostie du tabernacle est vraiment le pain quotidien, vous qui sentez votre cœur défaillir tellement il a faim et soif de Jésus, vous qui orientez vers la Table sainte vos meilleures pensées, vos plus chers désirs, oh ! venez communier le plus souvent possible, et par le désir tous les jours. Prenez et mangez ; prenez et buvez. Rassasiez-vous !

Mais non, vous ne serez pas rassasiés, car Jésus a dit : « Celui qui boira de cette eau divine aura encore plus soif qu'avant. » Et chaque communion augmentant vos forces, vous aurez chaque jour encore plus d'appétit. Or tant que vous sentirez cette faim bienheureuse vous torturer le cœur, cette soif ardente vous brûler les entrailles, tant que l'espérance, en un mot, vous poussera vers la Table sainte, sachez bien que vos communions sont le triomphe du bon Dieu et la gloire de votre âme.

Car aussi souvent s'accomplit en vous une mystérieuse Pentecôte, dans laquelle le Saint-Esprit vient illuminer votre intelligence, fortifier votre volonté et répandre son divin amour avec le sang de Jésus-Christ. Or une âme qui vit d'espérance, que peut-elle souhaiter sur terre de plus grand et de plus divin que d'être transformée par la grâce de sa Pentecôte en un apôtre de Jésus, capable à son tour d'éclairer, d'enflammer, de sauver les âmes ?

Et c'est le beau couronnement de sa piété eucharistique. Cette âme bienheureuse, à l'exemple de la Sainte Vierge, ne contient plus Notre-Seigneur comme un ciboire qui le cache, mais comme un ostensoir qui le fait partout rayonner. La grâce, qu'elle boit sans cesse à la source, l'inonde au point qu'elle déborde et répand autour d'elle le salut de Dieu.

Tout est possible à l'espérance, qui vit de l'Eucharistie. Si haut que son désir l'emporte, fût-ce dans le cœur même de Dieu, comme il bat dans l'Eucharistie, elle y repose sur son cœur.

II. — *L'avant-goût du ciel qu'on désire dans l'Eucharistie*

C'est là enfin qu'elle savoure ce qu'elle osait à peine souhaiter : un avant-goût certain de la félicité du ciel.

Elle le mérite d'abord, car plus on s'approche de Jésus-Hostie, plus on se rapproche du ciel. Ce

n'est pas seulement un fait, c'est un droit, qu'assure le gage sur un bien qu'on veut posséder. Vous voulez retenir votre place au ciel ? Donnez à Dieu des arrhes, les meilleures qu'il désire : des messes avec des communions. Ainsi pour nous l'Eucharistie est le gage certain du salut.

En effet, la seule clef du ciel, n'est-ce pas la croix plantée au sommet du Calvaire ? Et la messe, qui est le Calvaire chez nous, met à notre portée la clef du Paradis. Qu'attendez-vous, chrétiens, pour vous en emparer ? Et comme souvent, hélas ! le péché nous l'arrache ou la fait glisser de nos doigts, revenez souvent à la messe pour la reprendre : elle est à vous.

Le salut est-il autre chose que la Rédemption de nos âmes, dont le prix fut acquitté par N.-S. Jésus-Christ ? Grâce à l'Eucharistie, nous pouvons régler toutes nos dettes avec la justice divine, offrir même plus à Dieu que nous ne lui devons : car le mérite de Jésus surpasse infiniment notre offense, et tous les mérites du Christ sont à nous dans l'Eucharistie.

Le salut est-il autre chose que la parfaite ressemblance d'une âme avec le bon Dieu ? Or si j'en crois le proverbe : « Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es, » je suis sûr qu'une âme qui fréquente l'Eucharistie, qui fréquemment la visite et qui la reçoit fréquemment, se revêt insensiblement des sentiments de Jésus-Christ, épouse ses pensées, ses intentions et ses désirs, prend ses habitudes divines, et par la pente naturelle de la grâce eucharistique en arrive, sans même s'en douter, à vivre dans le recueillement perpétuel du tabernacle, à se sacrifier volontiers comme Notre-Seigneur sur l'autel, à se donner enfin, à se multiplier sans cesse, à prodiguer même aux indignes ses prières, ses œuvres, son temps et sa vie. Elle devient ainsi, comme le veut l'Apôtre, une hostie vivante, agréable à Dieu.

Or dans la mesure où sa vie devient vraiment eucharistique, elle ressemble à la vie des saints dans le ciel.

Je n'ignore pas, âmes d'espérance, que votre meilleure ambition est de faire ici-bas l'apprentissage du Paradis. Et certes vous avez raison. Comment espérer vivre à l'aise dans le ciel un jour, si pendant notre vie sur terre nous n'en prenons pas l'habitude ? On se trouverait alors singulièrement dépaysé. Or je dis qu'une âme pieuse, plus elle vit de l'Eucharistie, plus elle s'habitue vraiment à vivre ici-bas comme au ciel.

Au Paradis, les saints vivent éternellement dans la présence et dans l'intimité de Dieu. La fréquentation de l'Eucharistie nous habitue en vérité à la présence de Jésus. On le voit sans effort. On lui parle familièrement. On est chez soi dans sa maison, où l'on connaît bien tout le monde : les esprits angéliques, les âmes bienheureuses qui entourent le saint tabernacle, car le sanctuaire d'une église est l'un des plus beaux coins du ciel. Le Paradis, m. f., mais ce n'est pas autre chose qu'une éternelle communion. En vérité, je vous le dis, à vous toutes, âmes ferventes qui communiez habituellement, vos communions vous habituent à la vie même du Paradis.

Et je ne pense pas que votre espérance puisse rêver sur terre un idéal plus beau.

* *

Car si elle est vraiment divine, si seulement elle est raisonnable, elle doit savoir que le bonheur habite les sommets de la perfection. C'est donc là qu'elle désire l'atteindre et ne le cherche pas ailleurs. Etre d'abord parfaite, pour être un jour bienheureuse : c'est l'ordre essentiel des vœux et des efforts de notre sainte espérance. Et comme la perfection est l'œuvre de la grâce, le bonheur, le fruit de la gloire, l'espérance s'en va à travers le monde divin, mendiant la grâce à toutes les portes et cherchant dans tous les ruisseaux un avant-goût mystérieux du torrent des félicités éternelles.

O mon espérance, suspends ton dur pèlerinage. Je sais une petite porte où l'on reçoit toutes les grâces, une source proche où l'on boit par avance une eau descendue du ciel.

Viens frapper au tabernacle. C'est la demeure de ce riche qui donne à ceux qui l'implorent, dit l'Ecriture. Loin d'éviter ma prière, Jésus l'attend. Il l'attend jour et nuit au fond d'un tabernacle. Par le trou de sa petite serrure, il voit passer dans la rue tous les mendiants que nous sommes. Vont-ils s'arrêter, lui tendre la main, réclamer sa divine aumône ? Nous passons sans nous arrêter, que dis-je ? sans le saluer, sans même avoir l'air de songer qu'il était là derrière sa porte, prêt à l'ouvrir si on frappait.

Ah ! venez plus souvent, vous autres, âmes qui vivez d'espérance, venez mendier le pain de grâce pour vous qui êtes affamées, mais aussi pour tous ceux, hélas ! qui n'osent pas ou ne savent pas mendier. Si vous ne pouvez pas venir, envoyez très souvent votre pensée et votre cœur frapper au saint tabernacle, s'agenouiller près de l'autel ou s'asseoir à la Table sainte. Je gémis de vous voir et de vous entendre mendier des miettes de grâces à la porte de toutes les dévotions, quand vous pourriez d'un coup rassasier votre âme près de la Sainte Eucharistie.

Ne cherchez pas ailleurs sur terre le bonheur que vous désirez. Il est là. Oh ! le bonheur d'une visite, où l'on parle à Jésus cœur à cœur ! Oh ! le bonheur d'une messe, où l'on a compati cordialement avec Jésus ! Oh ! le bonheur d'une communion où l'on se sent vivre dans l'intimité de Jésus !

A cette âme qui vit du Saint Sacrement ne parlez plus — c'est inutile — ni de plaisir sensible, ni d'ambition terrestre, ni d'amitié purement humaine. Son espérance eucharistique l'emporte déjà dans le ciel, où, les voiles étant déchirés, elle verra ce Jésus qu'elle adore au saint

tabernacle ; elle suivra partout ce Jésus qu'elle accompagne au saint autel ; elle possédera ce Jésus qu'elle reçoit à la Table sainte.

Vivre de l'Eucharistie, c'est sa perfection et sa grâce, comme un jour ce sera sa gloire et son bonheur. Ainsi soit-il.

III

L'EUCHARISTIE, SACREMENT DE L'AMOUR

Ostensionem caritatis ostendite.
Comment se manifeste la vraie charité, montrez-le.

Mes frères,

Regardez-le : le voilà, le signe ! *In hoc apparuit caritas Dei :* c'est bien là qu'apparaît la charité divine. Vous voulez que je vous le montre ? Approchez de ce sacrement : vous allez voir ce qu'est l'amour. Un sacrement, n'est-ce pas un signe ? Que signifie donc celui-là ? Je vous ai dit le premier jour que le signe est mystérieux et ne parle qu'à notre foi. Hier j'engageais votre espérance à poursuivre ses indications pleines de promesses divines. Mais nous ne l'avons pas encore déchiffré.

Que signifie ce sacrement ? Pour le savoir, m. f., il suffit de le regarder. Regardez son but qui vous montre l'idéal de la charité. Regardez son geste qui vous trace la voie de la charité. En vérité, l'Eucharistie, c'est le sacrement de l'amour.

Vous êtes curieux de savoir comment l'amour se manifeste ? Certes, je veux vous le montrer dans la T. S. Eucharistie, mais à une seule condition ; que je puisse à mon tour vous dire ensuite avec S. Paul : *Ostensionem ergo caritatis vestræ ostendite.* Montrez-moi donc dans votre vie ces mêmes signes eucharistiques de votre parfaite charité.

Ainsi, m. f., sentant les uns et les autres l'amour de Jésus nous presser le cœur, nous allons, comme le veut l'Apôtre et comme le veut cette fête, nous provoquer mutuellement à plus d'amour pour le bon Dieu.

C'est à mon tour de commencer.

I. — *L'Eucharistie, signe de l'amour*

In hoc apparuit caritas Dei. Oui, c'est là qu'apparaît l'amour. Comment pourrait-il en être autrement ? S. Jean n'a-t-il pas dit que Dieu est charité ? Et que voit-on dans cette hostie, si ce n'est Dieu ? L'amour divin, ou la charité, doit donc y être manifeste. Je vois en effet et vous invite à admirer dans le sacrement de l'Eucharistie une manifestation splendide aux yeux de notre foi et combien pressante pour le cœur de l'idéal et de la route que poursuit la vraie charité !

1. Tout d'abord, regardez le but de ce sacrement, et vous y verrez apparaître l'idéal de l'amour divin. Si tous les sacrements, m. f., ont pour but de donner la grâce, chacun d'eux doit répandre sa grâce particulière ; et c'est donc pour elle qu'il fut institué. C'est elle qui l'explique, c'est sa raison d'être. Le signe sensible du sacrement ne peut avoir finalement un autre sens que celui-ci : rendre sensible au regard de la foi cette grâce dont il est rempli et qu'il a pour but de donner.

Or il est manifeste, rien qu'à jeter les yeux sur le Saint-Sacrement, qu'il cherche à nous unir intimement à Dieu.

Vous me direz que le pas décisif vers ce rapprochement idéal, Dieu l'a fait bien avant d'instituer l'Eucharistie, lorsque le Verbe s'est fait chair et qu'il habita parmi nous. Grâce à l'incarnation du Verbe, en effet, Dieu s'est tellement rapproché de nous qu'il est devenu notre prochain.

Mais il l'est dans un temps et dans un pays qui sont fort éloignés de nous. — Dieu mon prochain dans l'Evangile ? Mon prochain à quelque distance ? J'ai bien mieux dans le tabernacle : il est devenu mon voisin ! Grâce à l'Eucharistie, nous vivons porte à porte ; et quand le cœur m'en dit, je n'ai plus que deux pas à faire pour trouver Dieu dans sa maison. « Quelle nation, s'écrie le prophète, a des dieux qui s'approchent d'elle comme le nôtre est près de nous ? » Qu'auriez-vous dit, ô grand prophète, si dans l'avenir vous aviez pu voir dans nos tabernacles à nous, non plus l'ombre de la gloire divine apparaître une heure en passant, mais notre Dieu lui-même, en corps et en âme, habiter perpétuellement grâce à la Sainte Eucharistie ?

Vous me direz encore peut-être que Jésus au Calvaire a fait un pas de plus vers nous. Il a pris sur lui non seulement toutes nos misères, mais nos péchés. Il a voulu se revêtir de notre tunique d'esclave, pour nous revêtir à nouveau de ses mérites infinis. Il nous les offre sur la croix. C'est là, je le sais bien, et ce n'est pas ailleurs qu'a jailli pour l'humanité la source unique du salut. Vous me montrez là-bas la source. Mais où donc est le canal qui conduira à toutes les âmes de tous les temps les flots ensanglantés des mérites du Christ ? Le voilà, c'est l'autel, grâce à la T. S. Eucharistie. Voici donc notre salut à portée de nos mains. Je viens à la messe, et j'y prends très volontiers ma part très personnelle du sacrifice de la croix. Toute sa vertu y est présente. Je la vois, je la touche, je puis la prendre, elle est à moi.

Que dis-je, m. f. ? ce divin sacrement ne fait pas qu'approcher de nous la présence et les biens de Dieu, et ce n'est point la vraie raison pour laquelle il fut institué. Si Notre-Seigneur, dans l'Eucharistie, a pris l'apparence d'un morceau de pain, ce n'est point, soyez-en sûrs, pour rester dans un tabernacle ou pour trôner sur un autel. Le pain est fait pour qu'on le mange et l'hostie pour la communion. S'approcher de nous, ah ! Jésus dans l'Eucharistie cherche une union bien plus étroite. Il veut descendre en nous, en notre cœur, s'incorporer à nous, mêler son sang au nôtre, sa chair à notre chair, son âme à notre

âme, sa vie à notre vie : s'unir à nous de telle sorte qu'on ne fasse plus qu'un avec lui. Voilà bien la raison d'être de l'Eucharistie.

Mais ne voyez-vous pas, m. f., que c'est l'idéal de l'amour ? Lui qui pousse les lèvres à se rapprocher, les mains à se joindre, les bras à s'enlacer, les cœurs à se confondre, quel rêve d'union poursuit l'amour ? Non, ce n'est pas assez pour lui que la présence de ceux qu'on aime, ce n'est pas même assez que les cœurs amis s'épanchent sans cesse l'un dans l'autre; il rêve plus que la réunion, plus que l'union la plus intime : il rêve la fusion des êtres ; son idéal, c'est l'unité. Ah ! ne faire plus qu'un avec celui qu'on aime, n'avoir plus qu'un cœur et qu'une âme : quiconque ne fut pas hanté de ce rêve, celui-là n'a jamais aimé d'un amour souverain, total et substantiel, d'un amour réellement parfait.

Mais cet amour-là n'est qu'un rêve impossible à réaliser. Il faudrait abattre les cloisons de chair pour que les âmes se rejoignent ; mais alors les cœurs cesseraient de battre au moment de mêler leur souffle. Encore les âmes s'uniraient mal à travers le mur éternel de leur individualité. O amour impuissant, qui rêves d'infini, demande à Dieu, s'il y consent, de réaliser ton beau rêve : car ton idéal est divin. Et Jésus prit du pain, il y enferma tout son être ; et me dit : « Mange-le ! » Et depuis lors, en vérité, non, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Je ne fais plus qu'un avec le Christ comme le Christ avec Dieu.

Votre Eucharistie, ô Jésus, c'est le sacrement de l'amour.

2. L'amour y apparaît d'ailleurs, « *in hoc apparuit caritas Dei,* » non seulement en ce que le but manifeste de la T. S. Eucharistie est de réaliser l'idéal de la charité, mais encore en ce que les trois gestes eucharistiques nous montrent manifestement la *route du parfait amour*.

Quel est le *point de départ ?* De toute évidence, c'est l'oubli de soi, puisque l'égoïste se complaît en soi-même, n'est affecté que de ce qui le touche, ne sert que son plaisir, son intérêt ou son honneur ; puisqu'il se donne tout, se pardonne tout, puisqu'il ne vit que pour lui-même, son geste n'est-il pas de ramener tout à soi ? — Il faut donc s'oublier soi-même pour quitter un beau jour sa maison d'égoïsme et s'en aller vers le prochain, où l'amour nous fait signe de le chercher, de le rejoindre pour finalement s'unir à lui. Dès qu'on aime un peu, on s'oublie.

O Dieu de charité, ah ! je comprends que le prophète, vous voyant par avance vous lever de table au soir du Jeudi Saint pour instituer l'Eucharistie, se soit écrié avec admiration : « Il s'est levé comme un géant pour parcourir la voie d'amour ! » Votre premier pas, ô Jésus, est bien, en effet, un pas de géant, car il vous fait descendre dans l'oubli de vous-même jusqu'aux frontières du néant. « Il s'est anéanti lui-même, » dit l'Apôtre, et je le vois bien dans l'hostie.

Mais sans doute, ô Jésus, après un tel départ, vous brûlerez toutes les étapes pour atteindre les hauts sommets ?

Non, m. f., le géant d'amour suit pas à pas la voie royale jalonnée par le sacrifice. Regardez cet autel ; et dites-moi si l'Eucharistie n'est pas un sacrement d'amour, mais d'un amour intarissable, universel, définitif ; mais d'un amour immense, infini, tout divin, comme le sacrifice de l'autel.

Maintenant je puis vous attendre au terme de la voie d'amour : c'est le don de soi, dites-vous ? Ah ! combien vous avez raison ! Ne criez pas : « Voilà l'amour » en face de n'importe quel don. Il y a des aumônes, des services et des larmes mêmes qui ne jaillissent pas d'un cœur aimant. Cela sort des mains, ou de la bourse, ou de la tête ; mais pour y trouver un goût d'amour, ne faut-il pas sentir le cœur ? C'est le cœur lui-même qui se donne dans tous les dons de l'amour ; et c'est précisément dans la mesure où il se donne qu'on mesure justement l'amour. Aussi quand l'amour est total, le cœur se donne tout entier, et par lui tout son sang, toute sa vie, et tout son être : c'est le don total de soi.

Voilà, m. f., à quelles extrémités la charité peut nous conduire ; et c'est bien jusque-là, au dire de l'Apôtre, que l'amour a conduit Jésus dans le T. S. Sacrement : *in finem dilexit nos ;* car en vérité il nous aime jusqu'à nous donner sans réserve son corps, son sang, son âme et sa divinité. Oui, Seigneur, vous avez suivi la voie de l'amour jusqu'au bout. Depuis votre anéantissement jusqu'au don total de vous-même en passant par le sacrifice, c'est vraiment à pas de géant que vous parcourez dans le repos eucharistique la voie du divin amour, n'ayant qu'un seul but : vous unir à nous ; et c'est encore, nous l'avons vu, l'idéal de la charité.

II. — *Nos signes d'amour*

« *Si scires donum Dei !* Si tu savais le don de Dieu ! » Je n'en sais pas beaucoup, ô Maître, mais le peu que j'en sais me prouve avec la dernière évidence que votre Eucharistie est vraiment le signe de l'amour et m'autorise désormais à me tourner vers vos fidèles pour leur dire avec votre apôtre : « *Ostensionem ergo caritatis vestræ ostendite*. A votre tour, montrez-moi donc les signes de votre charité. » Je vois les œuvres de votre vie ; mais le fond de vos cœurs, montrez-le. Pour aller vers Dieu et vers le prochain, suivez-vous pas à pas le chemin de l'amour ? Au fond, quel est votre but ? Est-ce la divine charité ? Montrez-le donc, m. f., par les signes manifestes que je viens d'admirer au T. S. Sacrement : *Ostensionem ergo caritatis ostendite*. Dans l'ostensoir de votre vie je veux voir rayonner l'amour.

En réalité, notre vie terrestre n'est qu'un ensemble de relations avec les êtres qui nous entourent ; et ces diverses relations, avec Dieu ou avec le monde, se juxtaposent ou s'enchevêtrent dans

le tissu de notre vie. Est-il donc vrai qu'en suivant ses fils un à un, on verrait manifestement que votre vie tout entière n'est qu'un splendide tissu d'amour ?

On le reconnaîtra d'abord dans vos relations *avec Dieu,* si l'on voit votre intelligence, avide de lumière, s'ouvrir à la parole divine et chercher dans la connaissance de la vérité révélée à s'unir au Verbe de Dieu,

— si l'on voit votre volonté fervente s'inquiéter tout le long du jour des ordres ou des désirs de Dieu, pour se conformer à sa sainte volonté et en prenant la même forme ne faire plus qu'un avec elle,

— si l'on sent surtout votre cœur traiter Dieu en ami. Pour tant d'âmes même chrétiennes, même pieuses, il ne l'est pas. Sans doute, il est le grand Dieu qu'on adore, il est le Souverain Maître à qui l'on offre ses services, il est le juge qu'on redoute. Mais il est tout cela même pour des païens. Il veut être pour nous, m. f., cet ami intime et inséparable qui remplit le cœur et la vie. Etes-vous les amis de Jésus, vous autres ? Vous plaît-il de vivre dans son intimité ? Ne pouvez-vous pas vous passer de lui ? Alors qu'il trouve ses délices à vivre avec vous, trouvez-vous vos plus chères délices dans sa parfaite amitié ? A ce signe je reconnaîtrai que vous l'aimez réellement.

Alors j'en suis bien sûr d'avance, vous aimez son Eglise, votre Eglise, que la foi ne peut séparer de Dieu, puisqu'elle possède à nos yeux l'autorité même du Père, qu'elle continue pour nous la mission même du Fils et qu'elle réalise en nos âmes l'œuvre même du Saint-Esprit.

Or, puisque l'unité dans l'Eglise réside entre les mains du Souverain Pontife, si vous aimez la Sainte Eglise, on le verra d'abord à votre communion d'idées, de sentiments et de vouloir avec notre Saint Père le Pape. Ce raisonnement de foi est bien élémentaire ; mais combien sa conclusion nous presse de manifester ainsi notre charité pour l'Eglise dans un temps ou plusieurs osent encore se dire catholiques, alors qu'ils se laissent emporter loin de Rome, par un tourbillon de révolte, d'imprécation et de mépris !

Il semble à quelques-uns que pour rester unis au Pape, il leur faudrait renier et la chair et le sang, trahir la foi de leurs ancêtres et déserter leur drapeau. Eh bien ! Quand même cela serait ? L'amour de l'Eglise serait-il donc le seul à ne pouvoir, quand il le faut, exiger de nous tous les sacrifices ? Il n'en demande pas tant aujourd'hui. Ah ! sans doute, il peut être dur de briser de grandes amitiés et de renverser ses idoles et de brûler des rêves qu'on adorait depuis longtemps ; de renoncer à un journal qui fournissait à la pensée son pain quotidien et d'abandonner une route ardente, enfiévrée, généreuse, où l'on se trouvait par surcroît en excellente compagnie.

Pour le faire d'un pas décidé, il faut évidemment se renoncer soi-même, multiplier les sacrifices et puis s'abandonner, peut-être sans comprendre, dans les bras de la vérité. Mais depuis quand l'amour véritable peut-il suivre un autre chemin ?

Vous le suivrez tous, m. f., et s'il en était parmi vous qui regardent encore en arrière, je les adjure, en face du divin sacrement d'amour, de nous rejoindre sans plus tarder dans l'unité de la foi et dans un amour unanime de N.-S. Jésus-Christ, visible à perpétuité dans le seul Pontife Romain.

Non contents d'aimer l'Eglise en général, vous aimerez votre église à vous en particulier. On le verra aux mêmes signes de la fusion de votre vie avec celle de la paroisse, dans l'union de vos cœurs avec le cœur de vos prêtres, dans la part réellement intime que vous prendrez de plus en plus aux initiatives de leur zèle et aux efforts de leur apostolat.

Certes, une vie paroissiale active et fervente exige de tous, pasteurs et fidèles, une perpétuelle abnégation et des sacrifices incessants et le don généreux de son temps, de sa bourse et de sa personne. Mais depuis quand la charité peut-elle suivre un autre chemin ?

A ce signe, tout le monde, au ciel et sur terre, reconnaîtra qu'en vérité vous aimez votre Eglise, l'Eglise de Jésus-Christ, de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces.

Cette soif d'union totale et cet appétit de sacrifices tiennent si fortement aux entrailles de l'amour qu'il a besoin des mêmes signes pour toutes ses manifestations.

Ne le montrez pas autrement à notre patrie bien-aimée, la France. Elle aussi a besoin pour vivre de l'union et des sacrifices que lui assure notre amour. La dernière guerre l'a si éloquemment prouvé ! C'est parce qu'on s'aimait que nous avons vaincu, et seulement à partir du jour où notre amour fut assez fort pour réaliser non pas seulement l'union des efforts et des sacrifices, mais l'unité. Au temple de la victoire, si chacun apporta sa pierre, taillée dans sa bourse, sa chair ou son cœur, l'amour fut la chaux vive qui, cimentant les pierres, assura l'édifice.

Est-il donc tellement assuré que cet amour soit superflu ? Mais il branle aujourd'hui jusque dans les fondations ; et tous les murs se lézardent sous la poussée des partis. Que ces gens, dont parle l'Apôtre, qui prennent leur ventre pour un dieu, soient prêts à sacrifier la France à leurs convoitises brutales, que de haineux sectaires s'inquiètent moins du sort de la France que du triomphe de leur parti, que les uns et les autres cherchent à diviser pour régner, je les comprends. Ils ont dans l'égoïsme la logique de la haine ; car la France, ils ne l'aiment pas.

Mais vous, français et catholiques, vous qui devez l'aimer deux fois ; nous, m. f., qui puisons dans notre religion d'amour le sens de l'union avec le goût du sacrifice, nous ne serions pas

capables, pour que la France vive, de lui sacrifier à nouveau nos préférences personnelles et nos coteries politiques, pour joindre nos voix dans les urnes comme nos mains dans la prière; mieux encore, si j'en crois nos chefs, pour nous unir civiquement à quiconque communie ostensiblement avec nous dans l'amour sacré du pays ? Notre charité pour la France n'irait pas jusque-là ? Alors, nous non plus, nous ne l'aimons pas. Vous l'aimez, chrétiens, montrez-le, en réalisant à tout prix cette union réellement sacrée entre vous d'abord, avec d'autres ensuite au besoin; car l'union, vous le voyez là, c'est le signe suprême de l'amour !

En vérité, m. f., ce discours serait infini si je voulais poursuivre votre divine charité partout où elle se manifeste : dans la famille et dans les œuvres, dans les salons et dans la rue, jusque dans votre intimité. Mais ce qui manque à mon discours, on pourra le lire dans votre vie. A chaque page de vos relations, vous l'écrirez en mots d'amour par tous vos actes ; et les signes que vous emploierez seront toujours les mêmes : ceux que le Maître de l'amour nous enseigne au Saint-Sacrement.

* *

Du même coup vous réaliserez le sens profond de cette fête : vous adorerez Dieu perpétuellement.

Car adorer, c'est s'abaisser devant plus haut que soi pour reconnaître sa grandeur. Mais quand il s'agit de l'Etre suprême, adorer, cela n'a qu'un sens : c'est s'anéantir devant lui, c'est répandre à ses pieds notre vie goutte à goutte dans un perpétuel sacrifice. Encore faut-il que tous ces sacrifices, pour être parfaits, soient remplis d'amour ; car l'amour est le lien de la perfection. Ainsi la charité, en les reliant les uns aux autres, devient, pour ainsi dire, une chaîne sans fin qui unit notre cœur au cœur même de Dieu, non pas seulement, soyez-en sûrs, à perpétuité sur la terre, mais éternellement dans le ciel.

Alors qu'arrive-t-il ? Dans le cœur de Dieu où elles se rejoignent, nos chaînes d'amour se soudent entre elles. Le même courant divin circule de l'une à l'autre apportant à chacun la lumière et la force accumulées dans tous les cœurs. Tout devient commun entre nous. Nous vivons tous en Dieu en pleine communauté d'esprit, de cœur et d'âme.

Or, ne vous semble-t-il pas que cette éternelle communion des saints à la table du même amour, est de toutes les manifestations de la divine charité la plus glorieuse pour le bon Dieu et la plus bienfaisante pour nous ? Et c'est donc de toute évidence le triomphe le plus magnifique, le vrai triomphe perpétuel de Jésus au Saint-Sacrement.

O vous, m. f., qui rêvez aujourd'hui de lui montrer votre amour, resserrez les liens qui unissent vos âmes avec les justes, avec les morts, avec les saints et avec Dieu. Et vous, ô mon Jésus, qui voulez aujourd'hui faire rayonner la gloire de votre Eucharistie, soudez au vôtre tous nos cœurs dans une intimité si profonde, si forte et si douce, que nous puissions en vérité nous écrier avec l'Apôtre : « Ah ! qui pourrait nous séparer de la charité du Christ ? Ni la mort, ni la vie, ni les hommes, ni les démons, ni le présent, ni l'avenir, ni aucune créature au monde n'est capable de me séparer de la charité de mon Dieu, qui est dans le Christ Jésus pour le temps et l'éternité. » Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES EVANGÉLIQUES

XXV

S. PIERRE A ROME

I

Les Apôtres durent se séparer et partir pour évangéliser les nations avant la Pâque de l'an 42, car lorsque Saul et Barnabé arrivent à Jérusalem, apportant leur collecte, ils n'en trouvent que deux : Pierre et Jacques le Mineur, fils d'Alphée. (Galat., I, 18, 19). Ils partaient, emportant avec eux le Symbole qu'ils avaient arrêté d'un commun accord et revêtus d'une autorité sans limites, en leur qualité de « témoins » du Christ, « jusqu'aux extrémités de la terre. » C'est l'Esprit-Saint qui les conduit et qui achève de les instruire, suivant la promesse de Jésus. S. Matthieu avait déjà composé son Evangile, où il venait de le composer, en 42, mais rien ne prouve qu'ils s'en soient munis. D'ailleurs ils connaissaient en détail tout ce qu'il raconte.

Pierre, suivant la tradition conservée par Eusèbe, se rendit d'abord à Antioche, puis il prêcha l'Evangile dans les synagogues juives du Pont, de la Galatie, de la Bithynie, de la Cappadoce et de l'Asie proconsulaire. (*H. E.*, III, 1). C'est pourquoi sa première Epître sera adressée à ces Eglises. Il continue sa méthode de Jérusalem, parlant aux Juifs qu'il rencontrait, entrant dans leurs maisons, les entretenant des miracles et des vertus du Sauveur, et d'autant mieux accueilli qu'il ne s'adressait pas aux Gentils. On dit que pour subsister il exerçait aussi son métier de pêcheur. Il était sans doute accompagné de sa femme, ou de quelque femme de Galilée, qui avait voulu le suivre, comme les saintes femmes suivaient Jésus. (I Cor., IX, 5). Leur présence était nécessaire pour instruire les femmes néophytes et pour leur donner le baptême par immersion.

Ces premières missions se firent rapidement et ne lui demandèrent guère qu'une année, car il avait hâte de venir dans la capitale du monde. Il y entra, ou plutôt il s'y glissa, obscur, inconnu, et personne ne se douta que cet humble artisan allait changer la face de l'univers par sa doctrine, par son zèle, et que Rome serait un jour plus fière de lui que de Cicéron et de César. Il chercha le Quartier des Hébreux et s'y établit parmi ses compatriotes. Il n'était pas docteur comme S. Paul, mais il les attira par sa bonté, sa simplicité ; il

les séduisit par son humeur facile, son abord agréable, surtout par la beauté de ses récits et la douceur de sa doctrine.

Les Juifs étaient alors puissants à Rome. Beaucoup d'entre eux, anciens esclaves, avaient été affranchis et remis en liberté ; comme ils avaient rendu de grands services à leurs anciens maîtres, ceux-ci les occupaient comme ouvriers. Ils avaient aussi, par le jeu des lois, obtenu le droit de cité. Soumis à l'Etat, honnêtes, laborieux, éloignés des séditions, César se les était attachés et leur avait accordé la liberté du culte, avec la licence de former un corps indépendant, ayant ses chefs, ses tribunaux, sa police. Comme ils n'adorent pas les idoles, qu'ils sont habiles, âpres au gain, négligés dans leurs vêtements, on les crible d'épigrammes, on les calomnie; mais les païens qui pénètrent chez eux sont frappés de la pureté de leurs mœurs, de leur esprit de famille, de la douceur consolatrice de leur loi. Les femmes païennes, éprises d'idéal, sont charmées par la doctrine de Moïse et nombre de Romains de classes élevées se laissent gagner par cette philosophie qui satisfait leur âme. C'est pourquoi, s'ils ont des envieux, ils recueillent aussi des sympathies. Et puis ils sont à la tête du commerce, ils sont riches et leurs somptueuses boutiques s'ouvrent dans les plus beaux quartiers.

Ils ont des associations, des collèges, des corporations, des synagogues nombreuses. Quand S. Pierre arrive à Rome, il trouve partout des prosélytes qui étudient la Loi, une élite philosophique qui la comprend, même mieux que les Juifs qui demeurent encerclés dans les étroites observances mosaïques et dans leurs préjugés : il pourra donc moissonner abondamment.

Mais comment aborder les païens ?

II

La religion des Romains ne ressemble en rien à celle des Grecs. Ceux-ci adorent beaucoup de dieux, les Romains ont le sentiment qu'il n'y en a qu'un, qui est servi par un grand nombre de génies inférieurs, de dieux « Indigètes » qui président au labour, aux semences, qui veillent sur les berceaux, sur la propriété, sur les actes extérieurs, les passions, les sentiments, comme la Pudeur, la Piété, la Crainte. Ils sont très attachés à leurs observances cérémonielles, autant que les Juifs ; c'est pourquoi Cicéron déclare qu'ils l'emportent sur toutes les autres nations par leur piété envers les dieux. *(De natura deorum,* II, 2).

Les Grecs conquis corrompirent cette foi simple qui avait sa grandeur. Leurs ouvrages, leurs comédies firent mépriser les dieux ; l'indifférence envahit les cœurs, ainsi que la luxure. L'élite devint impie et sans mœurs, mais le peuple garda plus longtemps sa croyance aux génies, son culte pour les idoles d'or et d'argent, comme l'attestent des milliers d'inscriptions. Chaque corporation se plaçait sous la protection de quelque divinité, ainsi les forêts avaient leur dieu, Sylvain.

Une autre idée encore était ancrée dans les esprits. On croyait que le sang purifiait, et dans les tauroboles on s'ingéniait à recevoir sur tout le corps, dans une fosse, par les trous des planches, le sang des victimes. On adorait Isis l'Egyptienne, car Rome accueillait toutes les divinités, Isis consolatrice qui assurait à ses initiés qu'ils ne mourraient que pour renaître. Tourmentés par la pensée qu'ils étaient coupables et par la vue de la mort, les Romains cherchaient dans leur religion la purification et l'espérance.

Les mœurs étaient pures dans les premiers temps de Rome. La famille était protégée par la « majesté paternelle, » qui était sacrée. Le père avait un droit presque absolu sur la mère, les enfants, les esclaves. Il a sur son enfant droit de vie et de mort, l'épouse demeure en tutelle, mais au dehors elle est entourée de respect et, par le mariage, elle a acquis une dignité reconnue. Ces fortes mœurs étaient dures, mais elles maintenaient l'honneur et l'intégrité du foyer.

Quand S. Pierre vint à Rome, elles avaient disparu. Les Epîtres de S. Paul nous révèlent les plus tristes turpitudes ; les auteurs profanes les confirment en aggravant le vice : « Toutes les horreurs, dit Juvénal, toutes les monstruosités de la débauche nous sont devenues familières, du jour où périt la pauvreté romaine. » *(Satires,* VI). Plus d'enfants. « On ne veut même pas d'un fils unique, » dit Pline. Auguste fait la loi Poppæa, qui déclare les célibataires inhabiles à hériter en dehors de leur famille et accorde des avantages considérables à ceux qui ont trois enfants ; mais bientôt la faveur permet de la tourner. La matrone qui était réputée pour la sainteté de son nom, dit Sénèque, n'existe plus.

S'il y a des enfants, on les confie à des esclaves grecs qui les perdent ; les parents ne s'occupent pas d'eux. Les jeunes filles trouvent en des livres pervers et en d'infâmes peintures qui déshonorent les murailles les pires leçons du vice. Les cirques achèvent l'éducation, en donnant le goût de la cruauté et du sang.

Les femmes réclamèrent et obtinrent la liberté absolue : « Elles exercèrent l'autorité domestique avec une impitoyable dureté, dit M. Gaston Boissier, rudoyant leurs maris, battant leurs esclaves. Quelques-unes, voulant pousser l'égalité jusqu'au bout, se plaisaient à envahir les métiers que les hommes s'étaient jusque-là réservés. On voyait des femmes avocats, jurisconsultes et, ce qui est plus grave, des femmes athlètes et gladiateurs. » Elles fuyaient leur sexe, dit le satirique. *(La Religion romaine,* t. II). A table ce sont des orgies monstrueuses. Leurs divorces ne se comptent plus.

Pour comble de malheur, la misère règne à Rome. Chaque patricien possède un peuple d'esclaves et convertit sa maison en usine. Le travail des esclaves enlève à l'ouvrier libre la possibilité de vivre. Il y a à Rome un million d'hommes qui sont nourris par l'Etat, ou par les patriciens dont ils sont devenus les *clients,* qu'ils sont obligés

d'accompagner partout pour les faire valoir. Même misère dans les campagnes, où l'on a détruit la petite propriété morcelée qui faisait vivre le paysan. Les riches ont acheté ses terres pour créer de grands domaines qu'ils ont convertis en pâturages et ils font venir leur blé de Sicile ou d'Afrique, leurs vins de Grèce, d'Espagne et de la Gaule. C'est la dépravation et la pauvreté universelles.

A peine quelques familles patriciennes échappent à la corruption romaine et donnent l'exemple des fortes mœurs, comme Thraséas, Helvidius, Priscus, Musonius Rufus, tant célébrés par Tacite. Elles avaient gardé les traditions antiques, l'étude des lettres et quelques bonnes maximes philosophiques. Les philosophes en renom étaient alors Zénon et Epicure. Zénon surtout, le créateur de l'école du portique et de la doctrine du stoïcisme. Mais Zénon lui-même était adonné aux plus honteux désordres et sa doctrine était loin d'égaler celle de Platon. Pour Platon, Dieu est éternel, il voit tout, entend tout ; il est présent partout. Il n'a point de corps. L'homme a une âme immortelle, le juste après sa mort contemplera la vérité, la beauté éternelle, il possèdera le bien absolu. Dieu est juste et bon et on doit l'aimer. Pour Zénon, Dieu c'est l'éther, ou le soleil, ou l'âme du monde répandue partout. La foi en l'immortalité de l'âme est « une folie maudite, » dit Pline ; « l'attente d'un avenir au delà de la tombe ne fait qu'aggraver l'agonie du mourant » *(Historia Naturalis,* VII). Dans Sénèque on trouve bien l'idée d'égalité, avec un peu de bonté, mais seulement pour les patriciens : « Une tête servile n'a pas de droits. » Sa doctrine aboutit au désespoir et au suicide : « Personne, dit-il, n'a la force de se relever lui-même, si une main secourable ne l'aide. » *(Epist.* 52).

Que pouvait S. Pierre au milieu de ce chaos d'idées et de cette dissolution de mœurs ? Qu'il ait réussi à y jeter de la lumière et à y faire croître les plus belles vertus, c'est le plus grand des miracles.

Après avoir parlé aux Juifs qui l'abandonnent bientôt, il s'adresse aux esclaves, à ceux qui souffrent ; il leur montre la dignité de leur âme. Ils sont « une race élue, » égaux à leurs maîtres par le baptême, frères en Jésus-Christ. Puis il voit le menu peuple besogneux, les réunit en confréries, montre de la compassion aux pauvres, leur annonce le Sauveur attendu.

Il instruit les femmes, il leur dit qu'elles sont les égales de l'homme et que le mariage est saint, il leur montre l'idéal de la pureté, enflamme celles qui recherchent la vérité, leur fait aimer le Christ, relève les femmes tombées, par l'exemple de Madeleine. Les patriciennes l'écoutent, telle cette Pomponia Græcina qui, tout à coup, quitte le monde, se retire dans son palais et ne porte plus, au dire de Tacite, que des habits de deuil. *(Annales,* XIII, 32). Nul doute qu'elle n'ait été chrétienne.

S. Pierre s'est établi d'abord à la Porte Capène parmi les Juifs. De là il vient dans la maison d'Aquila et de la vierge Prisque ou Priscille, sur l'Aventin. Il dut pénétrer ensuite dans le palais du patricien Pudens et de ses deux filles Pudencienne et Praxède. Il entrait ainsi dans les plus beaux quartiers de Rome.

Il y a en dehors de Rome, entre la voie Salaria et la voie Nomentane, une antique Catacombe que les inscriptions et les martyrologes appellent « le grand cimetière » et « la première chaire de Pierre. » C'est là sans doute qu'il baptisait, dans un enclos appartenant à quelque riche païen converti, où il y avait des étangs. Il y baptisait et y enseignait. Ce sont là toutes les traces que S. Pierre a laissées à Rome de son apostolat, traces peu accusées, mais ineffacées, d'un ministère obscur, caché, laborieux toutefois et fécond.

A Rome il revoit Simon le Magicien, qui s'y est enfui de la Judée et y continue ses prestiges. « La venue de Pierre, dit Eusèbe, suffit pour éteindre ce grand éclat. » *(H. E.,* II, 15). Mais comment discerner ici l'histoire de la légende ? Ce qui est vraiment de l'histoire toutefois, c'est le prodigieux ministère de S. Pierre à Rome, dès le règne de Claude.

XXVI

S. PIERRE ET LES OBSERVANCES MOSAÏQUES

L'édit de Claude qui, en l'an 52, bannit de Rome les Juifs et les chrétiens, fut providentiel. Il ramena S. Pierre à Jérusalem, où l'Eglise naissante était secouée par une violente tempête.

I

S. Paul avait prêché en Asie Mineure aux Juifs de la Dispersion ce qu'il appelait l'Evangile des incirconcis, tandis qu'à Jérusalem l'évêque S. Jacques, tout en enseignant la doctrine de Jésus-Christ, tenait aussi pour la loi mosaïque et travaillait à les concilier. Il avait d'ailleurs à conduire des Pharisiens convertis, élevés dans le culte de la loi de Moïse et de ses rigides observances, fréquentant le Temple et les assemblées chrétiennes, et qui eussent regardé comme une défection sacrilège de renoncer au judaïsme. Ils apportaient à leur zèle pour la loi juive leur entêtement ancestral, et cela de bonne foi.

L'Eglise de Jérusalem était fervente et ces pratiques étroites la maintenaient même, comme une armature de fer. Les résultats étaient tangibles et constants. S. Jacques, qui n'avait pas quitté Jérusalem, ne savait pas que ces pratiques imposées aux Juifs de la Dispersion eussent rendu impossible l'expansion de l'Eglise de Jésus-Christ dans le monde. Il ne voyait que sa cité, où la loi de Moïse venait plutôt en aide à la loi du Christ. D'ailleurs, à part ces ordonnances légales qui avaient été nécessaires, et qui maintenant étaient périmées, il professait dans toute son intégrité la doctrine de l'Evangile.

Il n'en allait pas ainsi chez les Juifs de la Dispersion, qu'évangélisait S. Paul. Dès longtemps ils s'étaient affranchis des prescriptions mosaïques qui les obligeaient à vivre à part, pour ne pas se souiller par le contact des païens. Il leur fallait s'abstenir de tous les aliments impurs, choisir entre viande et viande, et ne manger que celles qui avaient été préparées par des Juifs. Alors comment entretenir des relations avec les Gentils ? Comment faire des Prosélytes ?

Il se bornèrent donc à la circoncision, à l'interdiction des mariages entre Juifs et païens, et aux viandes permises. Encore cette dernière prescription demeurait-elle gênante, et ils avaient fini par acheter des viandes chez les païens. Quant à la circoncision, les doctrines d'Hillel prévalaient, qui déclaraient qu'une simple ablution suffisait pour faire d'un prosélyte un enfant d'Abraham. Tandis qu'à Jérusalem les Juifs lisaient surtout la Loi, à Antioche ou à Ephèse ils lisaient surtout les Prophètes, Isaïe en particulier, où Dieu dit à son peuple : « A quoi me sert la multitude de vos victimes ? Je suis rassasié d'holocaustes... Ne m'apportez plus de vaines offrandes, l'encens m'est une abomination... » (Is., I).

Quand S. Paul vint, il rejeta et brisa les vieilles barrières devenues inutiles ; il prêcha le salut, non par la circoncision et les prescriptions mosaïques, mais par la foi en Jésus-Christ et par la grâce ; il prêcha l'Evangile de la liberté dans le Christ. En même temps il exposait les dogmes du Christ, il élargissait la voie du salut, il montrait la beauté de la vérité chrétienne, la nécessité et la douceur de la pénitence ; les esprits s'éclairaient, les cœurs étaient attirés et charmés, les consciences rassurées, et les Gentils accouraient par multitudes. Les élites surtout étaient séduites par cette vérité qui enchantait leur raison, satisfaisait leur intelligence par son victorieux éclat, par la vertu, qui apparaissait belle et facile, par la paix souveraine que l'âme y trouvait. Aussi, à Antioche surtout, les conversions s'opéraient-elles en masse, admirables et consolantes.

Elles provoquèrent la jalousie de l'école pharisaïque et excitèrent le zèle outrancier de ceux de Jérusalem, qui, au fond, demeuraient plus attachés à la loi de Moïse qu'à la doctrine du Christ. Ils descendirent à Antioche et opposèrent leur enseignement à celui de S. Paul. Ils disaient : « Si vous n'êtes pas circoncis, comme l'exige Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés. » (Act., xv, 1). « Ils sont venus, ces faux frères, dit S. Paul, ces espions se sont glissés pour observer notre liberté, la liberté que nous avons en Jésus-Christ, et pour nous réduire en servitude. » (Gal., II, 5).

L'Apôtre était sûr de sa doctrine. Il l'enseignait depuis le commencement, telle qu'il l'avait reçue de Jésus-Christ pendant sa retraite de trois ans à Tarse. Il avait même choisi, pour compagnon de ses travaux, un Gentil, un circoncis, Tite, qu'il faisait prêcher avec lui. Il ne voulut pas que la vérité du Christ fût abaissée et contestée « même une heure » ; il maintint la liberté chrétienne avec une telle vigueur contre ces faux frères que l'Eglise d'Antioche se passionna dans cette dispute et que plusieurs d'entre eux furent troublés par ces dissentiments. Alors on décida de consulter l'Eglise-mère de Jérusalem : « Paul et Barnabé, avec quelques autres disciples, monteraient à Jérusalem vers les Apôtres et les anciens pour traiter cette question. » (Act., xv, 2). S. Paul déclare qu'il y alla aussi à la suite d'une révélation. (Gal., II, 2).

Ils partirent donc, « accompagnés par l'Eglise, et ils poursuivirent leur route à travers la Phénicie et la Samarie, racontant la conversion des Gentils, ce qui donnait une grande joie à tous les frères. » (Act., xv, 3).

II

S. Paul avait amené avec lui Tite, le païen circoncis devenu chrétien, afin que sa présence obligeât l'Eglise de Jérusalem à se prononcer.

A Jérusalem, les deux envoyés de l'Eglise d'Antioche trouvent Pierre, Jacques et Jean, « les colonnes de l'Eglise, » pas d'autres Apôtres. Devant eux et devant les Anciens ils racontent « les grandes choses que Dieu a faites pour eux. » (Act., xv, 5), les nombreuses chrétientés qu'ils ont fondées en Asie Mineure. Alors plusieurs Pharisiens convertis se lèvent et déclarent « qu'il faut circoncire les Gentils et leur enjoindre de garder la loi de Moïse. »

La question est donc nettement posée. Pour accentuer leur idée et leurs dispositions, ils évitent de fréquenter Tite, le païen baptisé, mais demeuré impur à leurs yeux, et de se mettre à table avec lui. Paul, par prudence, ne se mêle pas à la discussion : il a foi dans la sagesse de Pierre. D'ailleurs il se montre simple, cordial, plein de respect pour les colonnes de l'Eglise, non point par calcul, mais par conviction. Il leur expose l'Evangile qu'il a prêché aux Gentils, afin de savoir de leur bouche s'il a bien enseigné la vérité du Christ, car il redoute de « courir ou d'avoir couru en vain. » Ils sont touchés de cette confiance et examinent en toute sincérité la question de la circoncision. Ils insistent pour que Tite s'y soumette, parce que l'omission de ce rite pourrait être une cause de scandale à Jérusalem, la cité du Temple, où la loi de Moïse est strictement observée sur tous les points. Mais ils considèrent que cette pratique nuirait à l'expansion de l'Eglise chez les Gentils, et ils se décident en faveur de la liberté chrétienne.

Ils règlent ensuite la question des viandes impures, afin que tous les frères puissent partager les agapes, et ils statuent que de leur côté les païens convertis s'abstiendront de la viande des sacrifices idolâtriques, du sang et des bêtes suffoquées. Cette concession faite aux Juifs achève la conciliation.

« Ceux qui étaient les chefs de l'Eglise, écrit S. Paul aux Galates, ne m'ont rien appris de plus, ayant vu au contraire que l'Evangile de

l'incirconcision m'a été confié, comme celui de la circoncision à Pierre, ils ont reconnu la grâce que j'ai reçue. Alors Jacques, Pierre et Jean, qui étaient considérés comme des colonnes, me donnèrent la main, à moi et à Barnabé, en signe de communion, pour aller, nous aux païens, eux aux circoncis. » (Gal., II, 6-10).

Ils demandèrent seulement à Paul et à Barnabé de se souvenir des pauvres de Jérusalem. C'était aussi une manière de les remercier des aumônes qu'ils avaient apportées lors de la famine prédite par Agabus. Le grand cœur de Paul se montra toujours plein de sollicitude pour les malheureux de la Ville sainte.

Alors Pierre réunit les anciens et les frères et leur communiqua les décisions qu'ils venaient de prendre. Il parla avec simplicité, mais avec autorité et hardiesse :

« Frères, dit-il, vous savez que depuis bien longtemps déjà Dieu m'a choisi parmi vous pour faire entendre par ma bouche l'Evangile aux Gentils, afin qu'ils croient. Et Dieu, qui connaît les cœurs, a témoigné en leur faveur, en leur donnant le Saint-Esprit comme à nous ; il n'a fait aucune différence entre eux et nous, leurs cœurs ayant été purifiés par la foi. »

Il rappelait ainsi sa visite au centurion Corneille, et les réclamations qu'elle avait suscitées parmi les frères. Il poursuivit brusquement : « Pourquoi donc tentez-vous Dieu maintenant, en imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? Nous sommes sauvés par la grâce du Seigneur Jésus, de la même manière qu'eux. Voilà notre foi ! »

L'assemblée écouta dans un profond silence, tant leur paraissait nouvelle cette doctrine qui mettait sur un pied d'égalité Juifs et Gentils. Pour dissiper cette stupeur, Barnabé parla et raconta les merveilles de leur apostolat chez les païens, puis Paul insista sur les miracles éclatants qui avaient sanctionné sa prédication en faveur de la liberté. Alors Jacques se leva. L'assemblée attendait son avis. Nul n'était plus respecté que lui, à cause de son austère sainteté, de son titre d'évêque de Jérusalem, et parce que nul n'ignorait sa vénération par la loi de Moïse.

Il exposa, s'appuyant sur la parole de Pierre, comment Dieu s'était choisi un peuple parmi les Gentils. Mais sa volonté c'est que tous les hommes le cherchent. Doivent venir à lui toutes les nations sur lesquelles son nom a été invoqué.

« C'est pourquoi, dit-il, j'estime qu'il ne faut pas inquiéter ceux d'entre les Gentils qui se convertissent à Dieu. »

Toute l'assemblée approuva. L'union était faite. On décida d'envoyer ces résolutions aux frères d'Antioche pour calmer leurs inquiétudes. Une lettre fut remise à Paul et à Barnabé pour eux. Juda et Silas, qui avaient rang parmi les Prophètes (Act., XV, 32), devaient aussi leur donner des explications de vive voix. La lettre se terminait ainsi :

« Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous point imposer d'autres charges que celles-ci qui sont nécessaires, savoir : de vous abstenir de tout ce qui a été sacrifié aux idoles, du sang, des viandes étouffées, et de la fornication. Si vous vous gardez de toutes ces choses, vous ferez bien. Adieu ! »

La joie fut grande à Antioche. Juda revint à Jérusalem pour annoncer cette bonne nouvelle, mais Silas s'attacha à S. Paul (Act., XV, 34).

Pierre revint aussi bientôt à Antioche visiter l'Eglise qu'il avait fondée. Il fut ravi de voir la paix et la ferveur qui y régnaient, et, cédant à sa générosité naturelle, il se montra affable et bon pour les païens d'hier qui étaient des « saints » aujourd'hui, dociles et joyeux. Il mangeait avec eux et ne faisait aucune distinction entre Juifs et Gentils. Mais les judaïsants de Jérusalem, « les espions » qui entreprenaient sur la liberté des Gentils, vinrent avec une prétendue mission de S. Jacques pour se rendre compte des dispositions de la jeune Eglise. S. Pierre se trouva dans un grand embarras. Il connaissait la violence des Pharisiens de Jérusalem, il jugea donc plus prudent d'éviter les éclats et se tint à l'écart. Il ne parut plus dans les agapes. Les autres Juifs l'imitèrent, et, en particulier, Barnabé. Cette abstention fut remarquée et causa du scandale.

Il semble qu'en ce moment Paul était absent d'Antioche pour quelques jours. Quand il revint, il mesura le danger que la conduite de Pierre faisait courir à la foi mal affermie encore des Gentils :

« Lorsque j'eus vu, dit-il, qu'ils ne marchaient pas dans la voie droite de la vérité de l'Evangile, je dis à Céphas, en présence de tous : « Si toi, qui es Juif, tu vis à la manière des Gentils, et non à la manière des Juifs, comment peux-tu forcer les Gentils à judaïser ? Pour nous, nous sommes Juifs de naissance, et non pécheurs d'entre les Gentils. » (Gal., II, 11-15).

Céphas, c'était Pierre : « Je lui ai résisté en face, dit S. Paul avec sa rude franchise, parce qu'il était répréhensible. »

Ici la doctrine n'est pas en cause, mais la manière d'agir. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la vigueur avec laquelle S. Paul parle pour éclairer son chef, et de l'humilité calme, de la sincérité et de la grandeur avec lesquelles le chef accepte cet avis lumineux, également dicté par la foi, l'intérêt de l'Eglise et le bon sens.

XXVII

LA PERSÉCUTION DE NÉRON

D'Antioche, en 52, S. Pierre dut évangéliser ou visiter les Juifs du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de la province d'Asie et de la Bithynie (I Pet., I, 1), pour regagner Rome où il continua son travail obscur et fécond de pénétration dans

le peuple et dans quelques maisons sénatoriales. Là il se rencontre avec S. Paul, et malgré leur décision de ne pas bâtir sur le terrain d'autrui, leur action se confond et les travaux de l'un servent à l'autre.

I

Le 19 juillet de l'an 64, un incendie épouvantable éclate à Rome, près de la porte Capène, à l'extrémité du grand Cirque, voisin du Palatin. C'était le quartier commerçant, où étaient entassées toutes les richesses de l'univers. L'incendie dura six jours. Des quatorze régions de Rome, quatre seulement furent épargnées. Néron, qui régnait depuis l'an 54, était à Antium, sur les bords de la mer. Il accourt aussitôt. L'image du feu qui dévora Troie hante son imagination d'histrion ; debout sur la tour de Mécène, il chante, environné de flammes, la ruine d'Ilion, en habit théâtral. Déjà il rêve de nouvelles et splendides constructions.

Son attitude, ses projets, ses prétentions accréditent le bruit que c'est lui qui a fait allumer l'incendie. Alors il en accuse les chrétiens. Ceux-ci sont calomniés, on leur prête tous les crimes ; on les déclare coupables de haïr le genre humain. Ils se livrent, dit-on, à une superstition exécrable, et c'est le grave Tacite lui-même qui accueille ces vagues et terribles imputations. *(Annal.*, xv, 44). La populace est furieuse ; le grand Cirque est détruit, elle est privée de ses jeux sanglants. Néron en invente d'autres : des chrétiens sont affublés de peaux de bêtes et livrés à la rage des chiens ; d'autres sont attachés à des poteaux en forme de croix et livrés aux bêtes féroces ; d'autres sont enduits de poix et brûlent, torches vivantes, pendant les fêtes de nuit des jardins du Vatican. On ne connaîtra jamais toutes ces horreurs. Les chrétiens, soutenus par la grâce de l'Esprit-Saint, sont admirables de patience, d'énergie et de foi. « Parmi ces douleurs, écrit Sénèque, quelqu'un n'a pas gémi, c'est peu ; il n'a pas supplié, c'est peu ; il n'a pas répondu, c'est peu ; il a souri et souri de bon cœur. » (Ep. 78). Cette parole s'applique parfaitement à la constance splendide des chrétiens.

Paul était en Espagne, mais Pierre résidait à Rome, soutenant, encourageant les chrétiens.

Ce qu'il y a de pire, c'est que Néron pouvait s'appuyer sur l'opinion publique. On accusait les chrétiens de crimes horribles : ils se livraient à des débauches monstrueuses, ils mangeaient des enfants dans leurs orgies de nuit. Et le peuple, d'ailleurs cruellement éprouvé, terrifié, exaspéré, le peuple, porté à croire le mal, croyait tout cela.

Il y eut donc d'abord des massacres en masse, des exécutions sommaires ordonnées, non par les juges, mais par le préfet de la ville. Ensuite, dès le mois d'août, Néron lança le premier édit de persécution générale. Le texte n'en a pas été conservé, mais les faits le supposent. Dès lors furent portées, dit Sulpice Sévère, des lois qui interdisaient la religion ; et, en vertu d'édits officiellement publiés, « il ne fut plus permis d'être chrétien. » *(Chron.*, ii, 41). En effet, les interrogatoires ne portent que sur les crimes dont sont responsables les accusés. On leur demande seulement : « Etes-vous chrétiens ? Persistez-vous à rester chrétiens ? » Et ils sont aussitôt condamnés. Le crime, c'est donc d'être chrétien. « Il n'est plus permis d'être chrétien. » Et cette défense, nous la retrouverons dans toutes les persécutions : « *Non licet vos esse christianos.* »

On rencontre des traces certaines de persécution dans les provinces de l'Asie Mineure, qui ont été évangélisées par S. Pierre. Celui-ci en est informé à Rome et son cœur saigne de sentir ses enfants exposés à toutes les privations, à la prison, à la torture, à la mort. C'est pourquoi il leur écrit sa première lettre, en 64 ou en 65. Elle est datée de Babylone, c'est-à-dire de Rome, nom symbolique, — car il n'est jamais allé à Babylone, qui était alors une ville en ruines — et adressée « aux élus, étrangers (sur la terre), de la dispersion du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie (proconsulaire) et de la Bithynie. »

Il leur montre que « les souffrances qu'ils endurent leur sont communes avec celles de tous les frères dispersés dans le monde » (v, 9). Et il leur fait ces fortes recommandations :

« Si vous souffrez pour la justice, vous êtes heureux. Ne craignez point leurs menaces et ne vous laissez point troubler. Sanctifiez le Seigneur Jésus-Christ dans vos cœurs. Soyez toujours prêts à répondre, mais avec douceur et respect, à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous. Ayez une bonne conscience, afin que, sur le point même où l'on vous a calomnié, vous couvriez de confusion ceux qui diffament votre bonne conduite en Jésus-Christ... Car le Christ aussi a souffert pour nos péchés, lui juste, pour les injustes, afin de nous amener à Dieu. » (iii, 14-17).

Et il n'oublie pas le grand principe de la soumission aux puissances, quand elles n'ordonnent rien qui soit contraire à la loi de Dieu.

« Soyez soumis à toute institution humaine, à cause du Seigneur, soit au roi comme souverain, soit aux gouverneurs, comme envoyés par lui pour faire justice des malfaiteurs et approuver les gens de bien. Car c'est la volonté de Dieu que, en faisant le bien, vous fermiez la bouche aux insensés qui vous méconnaissent. Soyez soumis, comme des hommes libres... et comme des serviteurs de Dieu... Craignez Dieu, honorez le roi. » (I Pet., ii, 13-18).

II

Cette première Epître de S. Pierre est aussi la première Encyclique. C'est une calme exhortation au martyre. Le chef des Apôtres y fait ressortir surtout les motifs de foi et l'excellence de la souffrance, à l'imitation de Jésus-Christ :

« Je vous écris ce peu de mots, dit-il, par Sylvain que je regarde comme un frère fidèle, pour vous exhorter à la constance et vous assurer que